

## BOOK REVIEW

---

### Gérard Bensussan, « *Un être réfractaire partout fait irruption* »

---

*Et de mes pièges le plus haut,  
Tu gardes les c eurs de connaître  
Que l'univers n'est qu'un défaut  
Dans la pureté du Non-être*<sup>1</sup>

Ce qui me paraît courir comme un fil inlac rable à travers l'œuvre et le travail de Jad Hatem, ou comme une veine souterraine invisible à l' il nu sauf en ses affleurements discontinus, c'est la question du mal -pour le dire massivement et sans précautions. Le mot malicieux que le regretté Miklos Vet  s'appliquait à lui-même, « *malologie* », lui convient parfaitement. Cette *malologie*, sans répit, s'est déployée dans la lecture, l'investissement, la compréhension d'œuvres où le mal s'existe, si je puis dire, d'œuvres innombrables où sont à l'œuvre, ou contre l'œuvre, à contre-œuvre pourrait-on dire, des figures du mal, toujours singulières, toujours chatoyantes, jamais univoques, simples, immédiates. « Figures du mal » est une expression trop indéterminée, dont les contours se brouillent à peine approchés. Je dirais plus précisément que le mal veut l'interprétation, d'où la malolo-

gie. Au penseur de savoir retourner l'interprétation du mal contre les pulsions herméneutiques qu'il suscite et anime. Le diable, *Teufel*, est peut-être tapi dans le doute interprétatif, *Zweifel*. Il fait œuvre et veut faire œuvre dans les œuvres, pour rivaliser avec l'œuvre divine, la création - le diable veut créer, il crée.

Cette « sensibilité », partout repérable chez Jad Hatem, trouve certainement son origine, son insistance nourrie, dans la longue et continue méditation des *Recherches sur l'essence de la liberté humaine*, le grand traité schellingien de 1809 sur la liberté pour le bien et pour le mal, sur « la possibilité générale du mal » disait son auteur- dont Hatem est assurément le lecteur le plus profond qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il en retient en particulier l'idée d'une racine commune aux deux, le bien et le mal. Sous la forme duelle d'une identité et d'une non-iden-

---

<sup>1</sup> Paul Valéry, *Ebauche d'un serpent*, in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1959, p. 139



tité, un même serait partagé en deux, envisagé sous deux aspects différents -c'est là, dans ce *Zwei-fälle*, qu'une tragédie s'accomplit à la faveur d'une insinuation, un *agôn* dont la description incombe au malologue.

Mal et bien, bien et mal, sont en lutte. Le nom flamboyant de la commune racine de cette lutte, de son nerf, fut le fait de Schelling, c'est le *Grund* en tant qu'il rivalise avec l'existant et porte chaque ipséité à son inlassable auto-affirmation, à son auto-enfantement en quelque sorte.

Bien et mal exigent chacun quelque chose contre quoi exercer sa puissance, une résistance éprouvée dans la confrontation avec une compacité effective. Le mal n'est pas privation, de bien ou d'être, il n'est pas absence, il est réel, plein, en lutte contre un autre réel et un autre plein, même s'il n'est pas substantiel. Sa réalité, c'est sa positivité interminable. Le réel-positif du mal, sa *Wirklichkeit*, désigne selon la conceptualité schellingienne l'assemblage de parties ajointées en vertu d'une certaine nature du tout, disjonction ou bien unité, mal ou bien, pensée et contre-pensée. Le mal pense bel et bien, en effet. Et si nous avons du mal à penser que le mal pense, il y a peut-être là une ruse, la dissimulation d'une puissance. L'animal n'est pas capable de mal, en lui tout uniment les principes ne sont jamais déliés, et c'est ce qui nous touche tant dans ses regards, nous désarme ou nous irrite. *L'homme, oui*. La figure schellingienne du dieu inversé est centrale et quasi-permanente dans les écritures de Jad Hatem, elle y est constamment opérative. Quand je dis, comme je viens de le faire, « l'homme, oui », je dis ou veux dire : entre divinité

et animalité, l'homme est positivement un dieu inversé, il est le projet même de cette inversion, et pas seulement l'une de ses formes. En relèvent toutes sortes de configurations, le mensonge par exemple, tel que Proust en dresse cliniquement l'image pour mieux en décrire l'affect ou la pathologie à travers la jalousie ou en s'attardant sur l'« artiste du mal » qu'est Mademoiselle Vinteuil dans son voyeurisme, selon les analyses des *Recherches sur le mal. Schelling et Proust* ; mais aussi, pour me rapporter à un tout autre cas, « *les mals* » comme on disait jadis au pluriel pour évoquer les peines du corps, les douleurs physiques, endurées depuis la malédiction biblique de l'enfantement jusqu'aux martyres innombrables.

Le dieu inversé traverse tout ce que Jad Hatem est amené à penser, aussi bien comme matrice ou principe d'intelligibilité du monde, des œuvres, des actes, que comme constat phénoménologique et ontologique. La façon dont il en use en fait un « prisme d'interprétation » central et irradiant, comme on peut lire dans le récent *Schelling à Buchenwald. Le mal absolu*. Sans trêve et sans repos, l'homme fait de son ipséité une volonté absolue, totale, un vouloir-être tenace. Le lien des forces en l'homme, que Schelling met au cœur de ses dispositifs théologico-anthropologiques (je me permets ici de renvoyer à ma lecture des *Âges du monde*, « une traduction de l'absolu »), ce lien des deux volontés, tient du divin. Dieu est liaison. Mais que les deux forces viennent à se délier, à se déliter, qu'elles entrent en discorde, et alors s'élance le dieu inversé, ce voulant-être qui n'est jamais, cette faim d'être insatiable, cette intarissable pulsion d'être.

L'inversion s'installe alors, dans l'éliision du dieu lui-même dont elle n'a plus besoin pour se faire valoir comme telle. Elle prend ses aises à même le monde, l'inversion, dans une inquiétante immanence, celle des solitudes existentielles et tout autant celle des totalitarismes massifiés. De Sade ou Dostoïevski à Milton et Kafka, mais en passant partout dans les littératures, seules à même d'en montrer la vie, si je puis dire, et la mort, et leurs échangeabilités, l'inversion produit ses pandémonismes incertains, insistants, en souffrance, sans terme. L'histoire de l'ontologie en ouvre elle aussi la liste, dressant la soigneuse cartographie de ses nombreux personnages conceptuels, le *conatus essendi* par exemple, dès lors qu'on considère le mal comme un événement dans l'être et que c'est l'être lui-même, « le monde terrible de l'être » (Schelling), qui « est le mal » (Levinas).

Pour Schelling, l'inversion peut échouer en Dieu, c'est moins évident pour Hatem puisque lui nous montre qu'elle persiste dans sa visée d'être, gestation d'ontologie (du mal) à même l'humain, l'homme humain et inhumain, libre pour l'un et pour l'autre, pour l'un ou pour l'autre.

L'inversion ne se peut qu'à partir du moment où s'effectue une disjonction réelle - entre bien et mal, mais plus largement, si on peut dire, entre des principes contraires, des dynamiques heurtées. Une totalité, car la chose se dit en 1809 dans la langue de l'idéalisme allemand, une totalité, donc, s'ajointe ou se disjointe, se totalise en elle-même ou disjointe, *out of joint*. Cette figure schellingienne du « tout disjoint », temporellement disjointé, est dans le réel ce qui

n'est pas réel, pour pasticher l'autre formule. C'est une figure extraordinairement productive, heuristiquement très efficace pour penser quelque chose de la persévérance ontologique de l'être dans son *conatus* (le mal, peut-être). Elle fait en même temps valoir que le monde, notre monde, est un monde à l'envers, avec son ontologie propre, si consistante qu'elle est partout, dans la philosophie, dans la littérature et les arts, dans les religions, dans les formes de pensée les plus diverses, dans la culture au sens très large, en vertu d'une remarquable plasticité anthropocosmologique.

L'inversion caractérise plus qu'une forme de pensée, je l'ai dit, elle est un projet dont le champ est l'être, c'est-à-dire le tout d'une part, sa disjonction de l'autre. Pourquoi parler de projet ? *Marx philosophe du mal* donne sinon la réponse, du moins une clé majeure. L'inversion se présente comme perversion de l'être - ou de Dieu, l'idolâtrie par exemple dans le judaïsme et les monothéismes en général. En bonne logique, il faudrait donc l'inverser. Mais l'inversion de l'inversion pourrait bien être une ruse dialectique du mal. Remettre à l'endroit, remettre sur ses pieds ce qui se tient la tête en bas, remettre de l'ordre vrai dans l'ordre apparent, *renverser*, toutes ces métaphores de la révolution, conservatrice, émancipatrice, ces allégories du retour à l'origine ou de l'affranchissement social, politique, humain, rien ne nous assure qu'elles ne sont pas l'œuvre d'un souffleur, d'un dieu inversé malignement satisfait de ses créations, en guises du bien.

Être homme, n'est-ce pas les endurer jusqu'à être dieu ou devenir ce que l'on est, inverser l'inversion de l'humain

en divin, de l'anthropologie en théologie, selon la ligne feurbachienne, et nietzschéenne, qui gouverne les athéismes dans leur ensemble ? Le « réfractaire » schellingien partout y règne, pas tant comme question-bateau, « et Dieu dans tout ça ? », ou comme apostrophe-blasphème, « le salaud, il n'existe même pas » (Beckett) -que comme ligne de force des humanismes contemporains, lesquels consisteraient, selon le mot de Jad Hatem, à *faire loi* de l'ipséité essentialisée en volonté propre, Etat, race, classe, Être suprême, et exhaussée dans sa présomption d'être Tout, au lieu d'*accueillir la Loi*. Voilà pourquoi il est si dérisoire, quand on a compris Schelling, comme fit Semprun à Buchenwald à la lecture des *Recherches* de 1809, de croire s'opposer au mal par l'invocation de l'humanité, de l'Homme, avec une grande hache lui aussi. Selon la règle du *Grund*, et l'exhaussement en liberté, humain et inhumain s'enracinent sur le même socle commun. Le fond, ce qui en dieu n'est pas dieu, renvoie au mal, ce qui en l'homme n'est pas l'homme mais demeure cependant indissociable de son être-homme. Selon le geste et le concept de l'*Anziehung des Äges du monde*, l'homme se revêt d'être et s'y attire, double sens du terme allemand (*sich anziehen*), sans parvenir à être cet être actualisé, le non-dieu en dieu, le non-divin, l'humain et son double non-humain. Voilà pourquoi les crimes contre l'humanité sont aussi des crimes de l'humanité contre elle-même, des crimes humains, trop humains.

Avec Schelling, avec Hatem en ses lectures déployées de tant d'œuvres philosophiques et littéraires, ces attestations de culture où Benjamin discernait autant de clignotements barbares, nous savons que le mal est esprit, lequel est volonté -pour le mal et pour le bien. Croire que le mal ne pense pas, je l'ai indiqué, est une hypothèse fondée sur un point aveugle, oublieux de « l'être réfractaire » ou de « l'obstacle rompu » :

*Comme las de son pur spectacle,  
Dieu lui-même a rompu l'obstacle  
De sa parfaite éternité ;  
Il se fit Celui qui dissipe  
En conséquence, son Principe,  
En étoiles, son Unité <sup>2</sup>.*

C'est que l'être est incertain et le mal sinueux puisqu'il peut, selon l'état de lassitude de la « parfaite éternité », tantôt s'ontologiser en *conatus*, expansion, tantôt dés-être ce qui est, contraction. La métaphysique de l'extermination n'a rien à reprocher aux exterminés juifs, par exemple d'être ceci ou cela. La guerre ontologique qui leur est faite entend simplement rompre l'obstacle de leur être et les annihiler. « *Ne descends pas des cieux* » implorait Musset, en parlant aux étoiles, comme s'il pressentait « la chute » qui « étincelle au lieu de néant » dont parle Valéry quelques vers après ceux que je viens de citer. Toute descente de ce genre, toute chute des étoiles dans l'immanence, toute transcendance mimétique risque d'être fatale, catastrophique. L'histoire du XXème siècle, comme histoire des totalitarismes, des massacres de masse, des mises à mort

---

<sup>2</sup> *Ebauche d'un serpent, id.*

planifiées, en fut l'illustration d'ampleur - avec son cortège d'humiliés, d'offensés, de martyrisés, de néantisés et de gazés par millions. Ne viennent-ils pas trouver, sans jamais l'invalider, toute malologie, en désignant du doigt l'inutilité de la souffrance, les *mals* pour rien, la douleur, « cet envers de la peau »<sup>3</sup>, le cri des écorchés, des crucifiés, des torturés ? Il n'est pas insensé de se poser cette question...

Entre les pôles schellingiens de la philosophie du *Grund* et de la philosophie de la liberté, Jad Hatem a conçu ses investigations comme une recherche de la base et du sommet d'un « système du mal », selon l'expression de *Marx philosophe du mal*. Ce système consisterait en un précis entre-ajustement des inversions dont le *Marx* dresse la liste : inversions *intersubjective, intrasubjective, on-tique, sémiotique, économique, politique, idéologique*, inversions agglomérées en pensée dans la critique marxienne de la « domination », des analyses de l'argent aux stéréotomies des rapports de production, mais aussi dans la *Recherche* des temps perdu et retrouvé et de leur (in)articulation autour de l'involontaire. Proust et Marx, et certainement d'autres encore bien sûr, désarment tout projet de « métaphysique appliquée » (Habermas).

La loupe hatémienne nous le fait voir, comme elle nous fait voir les séries et les séquences où les inversions font œuvre, à chaque fois alvéolées autrement, foncièrement hétérotéliques, mais que la lumière de la malologie désigne comme autant de structures de répétition, observées au moyen de coupes transversales, toujours identiques, toujours autres.

Ces opérations dessinent une trajectoire, attentive aux récurrences du mal dans ses pulsions de révélation, à ses inhérences sociales et historiques qui finissent par le cristalliser en maladie inguérissable -malgré les politiques, malgré les religions, malgré les arts et les œuvres, malgré la civilisation ? Ou bien à la faveur de leurs prouesses ? « L'histoire nous gâche l'existence, écrivait René Char, avec ses voiles de deuil, ses passes magnétiques, ses dilata-tions, ses revers mensongers ». Ce gâchis, c'est le mal en sa banalité, c'est-à-dire en sa présence continue, quotidienne, qui est tout le contraire d'une inoffensive réalité. Les compositions conceptuelles inventées par Jad Hatem à travers les innombrables œuvres de culture qu'il aura examinées nous en offrent l'impeccable dramaturgie.

---

<sup>3</sup> *Autrement qu'être*, p. 85.